



L'emploi est mort, vive le travail !

Bernard Stiegler, entretien avec **Ariel Kyrou**

Mille et une nuits, mai 2015

Fabien Manzano-Martinez, Clara Lottin, Dorian

Mauger

Présentation du contexte

Bernard Stiegler : un philosophe engagé

Les réflexions de Bernard Stiegler portent sur les transformations que subissent nos sociétés actuelles et à venir, plus particulièrement sur les évolutions technologiques et organisationnelles.

Pour le présenter brièvement, il est fondateur et président du groupe de réflexion Ars Industrialis créé en 2005. Il est également directeur depuis 2006 de l'Institut de recherche et d'innovation (IRI) qu'il a créé au sein du centre Georges-Pompidou. Il est aussi professeur à l'Université de Londres (Goldsmiths College), mais aussi à l'Université de Technologie de Compiègne et à l'École polytechnique de Zurich. Auteur de nombreux livres, parmi lesquels les trois tomes de *La Technique et le Temps* (Galilée, 1994, 1996, 2001), les trois tomes de *Créance et Discret* (Galilée, 2004, 2006), ainsi qu'un ouvrage collectif qu'il a dirigé plus récemment : *Digital Studies, Organologie des savoirs et technologies de la connaissance* (Fyp Editions, 2014), pour n'en citer que certains.

Bernard Stiegler pense et analyse précisément la société, avec l'objectif d'apporter des réponses concrètes afin d'envisager l'avenir de nos sociétés. Il aspire à amener de véritables politiques de changement dans nos comportements et nos réflexions face à l'évolution sociétale.

Contexte de parution

L'emploi est mort, vive le travail ! a été publié en mai 2015, il est fondé sur l'entretien de Bernard Stiegler avec Ariel Kyrou (journaliste, écrivain, essayiste et animateur radio, spécialisé dans les nouvelles technologies). En 2014, ils se sont rencontrés à l'Institut de recherche et d'innovation (IRI) du Centre-Pompidou, dont Bernard Stiegler est le directeur. Une rencontre qui déboucha sur une conversation intéressée sur le manque de recul des politiques vis-à-vis des technologies du numérique, symbolisé à l'époque par les « 34 plans de la nouvelle France industrielle » et la rencontre médiatisée de François Hollande avec le robot Nao.

En mars 2015, Stiegler a publié un ouvrage intitulé *La société automatique*, consacré à l'automatisation dans le domaine du travail, en particulier dans celui de l'activité salariale. *L'emploi est mort, vive le travail* !, n'est au final qu'une reprise de cette œuvre à travers l'entretien de Bernard Stiegler avec Ariel Kyrou.

De l'emploi destructeur de l'individu, au travail libérateur et créateur

Bernard Stiegler, dans cet entretien avec Ariel Kyrou, est convaincu qu'au cours des vingt prochaines années, la vague de l'automatisation généralisée va déferler sur nos sociétés et va ainsi peu à peu détruire l'emploi (selon sa propre définition).

La distinction nécessaire entre emploi et travail, selon Stiegler

Pour comprendre la conviction paradoxale et pas si facile de Stiegler, il faut indéniablement commencer par se pencher sur la distinction qu'il établit entre « emploi » et « travail ». Pour lui, l'emploi se définit comme une activité sanctionnée par un salaire, ce qui permet la redistribution à grande échelle du pouvoir d'achat, qui a notamment été rendue possible par la spécialisation du travail à la chaîne et l'accroissement de la productivité (division du travail, répétitions des tâches, aliénation par le travail).

Par opposition à cette définition de l'emploi, on retrouve sa vision du travail, qui est pour lui ce par quoi on cultive un savoir. « *Travailler, c'est exprimer un savoir* ». En effet, aujourd'hui pour Stiegler les employés ne travaillent pas ! Car travailler en sons sens c'est « *s'individualiser* », cela veut dire « *inventer, créer, penser et transformer le monde* ».

Pour résumer simplement sa pensée, il faut comprendre que l'emploi actuel, pour Stiegler, correspond à celui de l'économie de *l'incurie*⁷, ce qui amènerait à détruire l'individu et en faire une marionnette, puisqu'il se trouverait alors dépossédé de son savoir, il désindividualise et désingularise l'individu, notamment au travers des procédés issus du Taylorisme.

Tandis que l'emploi de demain, qu'il qualifie de « travail », serait ainsi plus proche de l'activité de l'artisan, qui participe au contraire à la construction de l'individu, dans le sens où il crée avec son savoir-faire, il s'exprime concrètement en s'ouvrant au monde.

On passe ainsi d'une logique de massification et de mécanisation de l'activité salariale, où le « travail » vous dépossède de vous-même, de votre savoir, à une logique d'épanouissement, où le « travail » participe à la construction de vous-même, à votre *individuation*⁸.

Une prolétarianisation totale, responsable de la destruction du savoir-faire individuel

Pour Stiegler la « prolétarianisation » c'est la transformation du travail en emploi. Cette prolétarianisation est illustrée par le fait qu'avec l'automatisation généralisée (division du travail, mécanisation, numérique), le

⁷ Une économie qui ne porte aucun soin aux individus.

⁸ Processus de distinction d'un individu des autres de la même espèce ou du groupe, de la société dont il fait partie.

savoir a été incorporé dans les machines et a donc quitté le travailleur. L'individu est ainsi dépourvu de son savoir-faire.

Pour expliquer la percée de cette prolétarisation, Stiegler s'appuie sur une nécessaire adaptation de nos sociétés face aux évolutions industrielles historiques (post-guerres). Ainsi, pour répondre aux exigences du modèle économique (capitaliste) qui se mettait en place, les organisations ont dû s'adapter à leur tour dans leur manière de produire, notamment en augmentant leur rendement, afin de subvenir aux besoins d'une société en pleine reconstruction.

En effet, la société industrielle qu'a théorisé Keynes en 1933 et le Taylorisme rendait à la fois possible et nécessaire la redistribution sous forme de pouvoir d'achat des gains de productivité obtenus par la nouvelle organisation du travail. La prolétarisation a donc posé ses bases au sein de la classe ouvrière, mais aujourd'hui on retrouve ce mécanisme dans toutes les sphères sociales, d'où la notion de prolétarisation totale ou générale.

Pour Stiegler, il s'agit là d'un nouveau type de consumérisme, qu'il qualifie d'extrême. Extrême dans le sens où au-delà de la destruction des savoir-faire des individus, il touche également leur savoir-vivre. Pour le philosophe, on peut même dégager trois types de savoirs, qui peuvent être détruits par la prolétarisation :

- **Les savoir-faire** : des ouvriers, techniciens et des travailleurs en général aujourd'hui, qui se retrouvent détruits par l'incorporation des savoirs dans des outils mécaniques, où l'individu n'a plus qu'une tâche répétitive et non plus créatrice.
- **Les savoir vivre** des consommateurs et plus largement des citoyens : par le biais de bureaux d'études marketing par exemple, qui régissent notre consommation par des procédures et automatismes qu'ils définissent pour nous (on se retrouve plus ou moins passif dans cette vision).
- **Les savoirs formels** : ce sont des savoirs spécifiques, formalisés à des fins bien précises. Le savoir économique, par exemple, est un savoir formel.

Vers une automatisation généralisée, destructrice de l'emploi ?

Si l'on suit ici la logique de Bernard Stiegler, l'emploi a donc progressivement fait disparaître le travail, depuis un siècle et demi avec les différentes étapes de la prolétarisation des travailleurs puis des consommateurs et maintenant, cet emploi serait lui-même en train de disparaître, suite à la généralisation de l'automatisation (via le numérique notamment), dans tous les secteurs de l'économie.

L'automatisation généralisée, amène donc pour Stiegler à une destruction de l'emploi. Cette vision est également partagée par Bill Gates, qui a prédit lui aussi une disparition de l'emploi dans les vingt années à venir, où tout serait régulé par un système computationnel intégré (algorithmes).

Pour Stiegler et l'IRI (Institut de recherche et d'innovation du centre Pompidou), l'automatisation généralisée correspond au fait que de plus en plus de métros roulent seuls et qu'il pourrait y en avoir beaucoup plus dans les prochaines années. Autre exemple, celui des caissières, qui ne serviront plus à rien.

Finalement on n'aura plus besoin de manutentionnaires, d'ouvriers pour effectuer certaines tâches qui seront relayées à des « robots ».

Pour résumer, mis à part quelques secteurs bien particuliers (médecine et encore cela reste à vérifier, puisque cette science est elle aussi de plus en plus approchée par le secteur de la robotique), on n'aura plus besoin de salariés. Pour justifier leurs propos, ils prennent en références des exemples d'entreprises actuelles ayant menées des politiques d'automatisation : Mercedes qui produit, depuis déjà des années ses moteurs de manière entièrement automatisée, mais aussi Amazon qui a décidé depuis quelques années d'automatiser complètement ses entrepôts, en utilisant des robots partout et en licenciant d'un autre côté ses salariés. La montée de l'automatisation et la baisse des coûts des "robots" vont ainsi encourager de plus en plus d'employeurs à agir dans ce sens afin de réaliser des économies d'échelles (moins de salariés à payer).

Le numérique amène à la destruction de l'emploi, bonne ou mauvaise nouvelle ?

Cela peut sembler être une très mauvaise nouvelle pour certains, mais pour Stiegler tout dépend de l'angle que l'on choisit de prendre. En effet pour lui, c'est au contraire une très bonne nouvelle, car la fin de l'emploi, c'est le début du travail.

« Le numérique nous permettrait ainsi de pouvoir laisser les tâches de l'ordre des automatismes aux machines, pour au contraire mieux permettre aux humains de retrouver l'importance et le sens du véritable travail ».

Dans le sens où ce travail, à l'inverse d'un emploi mécanique, supposerait en amont de connaître et maîtriser les automatismes, c'est-à-dire les instruments techniques nécessaires à son activité (les savoirs), pour mieux les dépasser et ainsi nous « désautomatiser ». Pour mieux comprendre cette conviction du philosophe, appuyons nous sur deux exemples qu'il cite dans son entretien :

- **Les développeurs de logiciels libres**, en règle générale, sont très motivés par leur travail :

Parce qu'ils produisent du savoir et de l'individuation, ils construisent l'époque industrielle de la déprolétarianisation.

Cela signifie qu'ils mettent les automates (machines) au service d'une « désautomatisation ».

Le libre permet de sans cesse améliorer le système, c'est-à-dire de le « désautomatiser », de produire quelque chose que les automates n'avaient pas prévu.

- **Wikipédia qui repose sur des robots** :

Ces bots, comme on les appelle, sont des algorithmes qui assistent des centaines de milliers de contributeurs réguliers de Wikipédia et les millions de contributeurs irréguliers comme nous.

La technologie de Wikipédia est donc contributive « par nature ». Elle ouvre un espace d'un nouveau genre, où tout le monde peut mettre en valeur ce qu'il sait, aussi bien qu'acquérir de nouveaux savoirs pour ensuite les mettre en valeur et tout cela reposant sur des « robots ».

Une nécessaire remise en question sociétale

Vers un nouveau modèle de société, plus collaboratif et contributif

Il est indéniable qu'une réflexion sur l'état actuel de nos sociétés est primordiale, dans le sens où le consumérisme et l'emploi sans signification ne peuvent plus être le modèle à suivre, aujourd'hui où l'automatisation et surtout le numérique, peuvent apporter de nouvelles solutions et opportunités.

En effet, sous ce mot balise qu'est le numérique, on peut en retirer des nouvelles pratiques, de types collaboratives ou contributives, qui pourraient ainsi participer à l'élaboration d'un nouveau modèle de société. Cela nous permettrait de passer d'un modèle capitaliste où la logique serait celle du profit immédiat, du consumérisme et de l'emploi sans signification, à un modèle contributif où la logique serait celle qui engendre de nouveaux processus d'individuation et de nouveaux types de valeurs. Nous sommes aujourd'hui positionnés entre ces deux modèles, malgré le fait que celui du consumérisme soit encore dominant, cela n'empêche pourtant pas la naissance de modèles contributifs hybrides.

L'automatisation génère des gains de productivité qui ne sont plus distribuables sous forme de salaire, en effet puisque cette nouvelle façon de produire (via les robots), consiste à remplacer l'emploi (l'activité du travailleur) par le robot. Or on ne va pas donner un salaire à une machine, car en soit le robot ne consomme pas plus d'énergie qu'il a besoin.

C'est donc aux individus privés de cet emploi par les robots, qu'il faut donner un salaire, mais pas un salaire contemporain, mais un revenu contributif. Ce revenu serait alloué à tout le monde sur une base qui permettrait de vivre décemment, de s'éduquer, et de développer ce que *Amartya Sen*⁹ appelle des capacités, c'est à dire des formes de savoir, que la société a besoin de valoriser.

Dans ce modèle contributif, celui qui apprend, produit et développe du savoir, le partage ainsi avec d'autres par toutes sortes de voies. Pour Stiegler, ce modèle pourrait être applicable si l'on prenait comme référence le statut des intermittents du spectacle.

Les intermittents doivent entrer en production un certain nombre d'heures par an pour pouvoir bénéficier de ce statut particulier, et avoir ainsi la possibilité de développer leur savoir et le valoriser. Ce modèle est fondé sur l'intermittence et le chômage où l'artiste (le travailleur) profite d'un salaire en adéquation avec

⁹ **Amartya Sen et sa notion de « Capacitation »** : est un économiste. Il a reçu le prix Nobel d'économie en 1998, pour ses travaux sur la famine, sur la théorie du développement humain, sur l'économie du bien-être, sur les mécanismes fondamentaux de la pauvreté, et sur le libéralisme politique. Il est l'initiateur de l'approche par les capacités.

le nombre d'heures travaillées. Ce qui apparaît pour Stiegler et son équipe être en adéquation avec une société automatique, puisque ce modèle peut développer la *capacitation*¹⁰ des individus.

Avis et mise en perspective

Tout au long de cet entretien, Stiegler cherche à démontrer que l'emploi tel que nous l'avons connu depuis plusieurs dizaines d'années maintenant, n'a plus aucune raison d'être et qu'il faut donc le penser d'une nouvelle manière. Comment ? En prenant notamment en compte les évolutions technologiques de notre société. Évolutions telle que l'automatisation généralisée, accentuée par l'avènement du numérique, tout cela dans le but de pouvoir concevoir un nouveau modèle de société, plus équitable et mélioratif, pour le développement personnel de chaque individu.

¹⁰ **Capacitation**, est, suivant la définition qu'en propose Amartya Sen, la possibilité effective qu'un individu a de choisir diverses combinaisons de fonctionnements, autrement dit une évaluation de la liberté dont il jouit effectivement.